

Ceci dit, faisons une courte analyse de ceux qui ont le plus attiré notre attention :

Au point de vue de la prosodie, de la cadence et de l'imagination, signalons tout de suite M. Louvigny de Montigny qui, malgré sa jeunesse, révèle un esprit observateur qui, dans *Le Dandy*, cingle, avec l'impitoyable indépendance de son âge, un travers humain bien caractérisé. Son *Paysan* établit un heureux contraste entre celui qui fait produire la terre et le vagabond complètement stérile. Avec cela, quelle peinture ardente de l'amour naissant dans : *Hymen de fleurs* ! comme il fait vibrer cette puissante aspiration de l'amour traversant la nature entière ! Toutes ces épîtres en vers dénotent une personnalité franche, un tempérament sain qui s'affirmera, se développera si M. de Montigny le veut bien : car il faut vouloir travailler, même et surtout quand on est heureusement doué. Je crois pouvoir affirmer qu'il a une supériorité incontestable sur ses confrères au point de vue de la déclamation. Il déclame avec le même naturel qu'on constate dans ses écrits ; rien n'est cherché, cela coule de source ; mais je lui recommande de travailler son articulation, afin de rendre sa diction plus claire et d'augmenter la portée de sa voix. Je lui conseille cependant de ne pas exagérer ce perfectionnement, comme son confrère M. Demers, sous peine de diminuer la chaleur de son débit.

M. Gonzalve Desaulniers, très connu dans le monde des lettres et des publicistes, représente un genre bien différent : comme poète il procède et s'inspire de la nature de Lamartine, en gardant son caractère, il attache un grand prix à l'harmonie de ses vers, les remanie avec obstination jusqu'à ce qu'il ait obtenu son effet. Il est naturellement mélancolique, sérieux mais élégiaque, d'un génie poétique plus élevé que ses contemporains canadiens que j'ai entendus ou lus ; il s'envole volontiers de l'humanité vers les grands horizons pour s'identifier plus complètement avec la nature qu'il anime par le concours de toutes ses voix. Sa *Fleur des Bois*, à propos de l'œuvre du sculpteur Hébert est une des plus jolies pages qu'il ait écrites, très chantante, d'une rêverie artistique qui fait plus que révéler un poète : qui l'affirme. Sa *Chanson des Bois*, en trois strophes, a de la couleur et du charme dans la cadence, mais sans vouloir blesser la délicatesse de son âme sensible de poète, m'y trouvant du reste autorisé par son talent, qui ne peut pas être mis en doute, je lui demanderai pourquoi il a fait cet assemblage disparate d'animaux qui diminuent le charme poétique et cadrent d'une façon discordante à tous points de vue dans la première strophe ? c'est un manque de goût que je lui signale, qu'il retouchera facilement. Par contre, *Vous en son souvenez-vous*, est une page d'un sentiment fin, exquis, qui vous poursuit agréablement. *Les Pins* donnent une idée de l'envolée poétique de son tempérament habitué aux effets de neige et de glace, subissant la majesté de ces arbres aux draperies boréales dont la crête s'élance droit vers le ciel. Si je pouvais lui exprimer un désir, je voudrais trouver quelquefois un peu plus de vigueur dans certaines images pour arriver à un contraste plus saillant, mieux en relief.

A propos de saillie : *Jamais*, de M. Jean Charbonneau, est très remarquable. Les images y sont abondantes, la gradation y est bien comprise, les effets bien amenés. Au désenchantement de la conception se joint une résignation mâle qui s'obstine, se raidit contre le désespoir ; ce sont de vraies larmes de poète, du poète nerveux, inflexible devant la fatalité du sort que son idéal tient en échec ; il se cramponne à son rêve, même en appelant la mort qu'il substitue à l'image envolée. *Le vieux mur* offre des images moins exactes, des comparaisons moins réfléchies. Dans l'ensemble de ses productions, il y a des rimes et des termes qui pourraient être mieux appropriés, ainsi que la prosodie. Le rythme harmonieux est très important dans le genre que traite M. Charbonneau, et je l'engage à y veiller : car je crois fermement à sa réussite, à ses succès futurs, parce qu'il a la nature du poète, la volonté dans le travail et l'enthousiasme des belles-lettres qui épurent la pensée. Ce sera avec le plus grand intérêt que je le suivrai dans ses progrès successifs.

M. Wilfrid Larose, président de l'Ecole, a prononcé son discours d'introduction d'une voix ferme et sympathique, dans un parfait enchaînement d'idées, pour préparer son public et le remercier de l'encouragement qu'il manifestait au développement de la littérature canadienne. Son conte, purement national, a de l'originalité, l'esprit de terroir ; il a le double mérite d'être bien écrit et de nous initier à l'atmosphère morale du peuple de nos campagnes. C'est une peinture des mœurs franchement canadienne prise sur le vif et d'un fond très moral.

Quant à M. Ch. Gill, c'est un artiste : je m suis trouvé doucement bercé par son sonnet à Lamartine, sans pouvoir distinguer toutes les finesses nécessaires à l'analyse. Cependant l'*Aigle* offrait une belle envergure, c'était vraiment le roi du ciel, entrevu dans l'éther limpide par l'œil et l'imagination d'un peintre auquel aucun contour n'échappe, après avoir fixé dans sa mémoire une silhouette aperçue.

M. Albert Ferland offre une nature très douce, très timide, qui se reflète dans sa poésie, son rythme est charmant, ses figures généralement bien trouvées, mais je ne pourrais pas bien juger de son imagination sur deux petites fantaisies dont le caractère et la forme restent dans les lieux communs. J'aime cependant mieux *Questions folles* que *Patrie*.

La poésie de M. Emile Nelligan n'avait pas toute l'originalité qu'annonçait le titre, *Notre-Dame des Neiges*. Son *Perroquet* était franchement mauvais, comme tous les perroquets qui ont une trop grande variété de couleurs dans leur plumage. *La Négresse* s'harmonisait cependant bien dans le tableau avec cet oiseau fastidieux. Je voudrais bien avoir l'avantage de lire d'autres œuvres de M. Nelligan, une petite thèse en simple prose, par exemple, afin d'émettre un jugement plus net sur son mérite littéraire. Si tel est son désir, il pourrait l'adresser au MONDE ILLUSTRÉ, où nous la publierions avec commentaires s'il y a lieu, car nous encourageons les jeunes écrivains.

L'espace me manque pour étendre davantage ma critique ; mais je crois devoir engager tous ces messieurs à travailler la déclamation et leur articulation, afin de mieux faire valoir leurs œuvres à la lecture ou à la récitation. Qu'ils veuillent bien accepter tous mes compliments pour leurs louables efforts. Je félicite tout spécialement les promoteurs de cette intelligente organisation qui a soulevé les éloges les plus flatteurs de l'assistance ; je soutiendrai avec la plus grande bienveillance toutes les tentatives timides, mais sincères, qui demandent à bon droit un appui : mais je frapperai sans égard toute tentative de plagiat ; enfin, je désignerai à chacun d'eux les tendances qui les poussent vers un écueil qu'ils pourraient éviter, et je paierai à ceux qui l'ont mérité le juste tribut de mon admiration.

DE MARCHY.

Le 28 février 1899.

### L'EPIPHANIE A JERUSALEM

(Voir gravure)

Tous nos lecteurs connaissent, par l'histoire sainte, que très probablement ils ont lue étant enfants, et dont quelques bribes restent fixées à leur mémoire après leur première communion, la gracieuse fête de l'Epiphanie, ou de l'adoration de Notre-Seigneur par les Rois Mages.

A Jérusalem, chaque année, quand revient le 6 janvier, la foule, ayant le patriarche à sa tête, revêtu de ses splendides ornements, se porte vers le Jourdain, à l'endroit où saint Jean-Baptiste, le précurseur, donna le baptême à Jésus-Christ.

Plusieurs, après en avoir obtenu la permission de leurs confesseurs, descendent alors dans le Jourdain qui toujours, "comme aux temps bibliques, sortant du lac de Génésareth pour aller se perdre dans la mer Morte, traverse tantôt des plaines fertiles et riantes, tantôt des déserts arides et désolés, et poursuit son cours paisible sur son lit de sable bordé de roseaux et de tamarins."

Notre gravure donne une idée de l'immersion et des bords du Jourdain.

### LE BANQUET DES NOTAIRES

*Au banquet des Notaires  
Ma muse m'a suivi,  
Et malgré mes colères,  
Ne bouge pas d'ici.*

*Je crains, je la redoute,  
Elle dira beaucoup,  
Babillera sans doute,  
Surtout prenant un coup.*

*Elle dit que nous sommes  
Tous de jolis garçons,  
De parfaits gentilshommes,  
De sages tabellions.*

*Que notre ministère  
Est entouré de paix ;  
Qu'il est tout débonnaire,  
Ennemi des procès.*

*Que, point de mariage  
Sans l'homme de la loi :  
Des amants, c'est l'usage,  
Il sanctionne la foi.*

*Que vers la mariée  
Il va d'un pas léger,  
Sans arrière pensée  
Lui prend un doux baiser.*

*Pour régler à l'amiable  
Un sombre différend,  
Il est indispensable  
Et plein de dévouement.*

*Par un prompt arbitrage,  
Par un bon compromis,  
Il rend, c'est bien plus sage,  
L'accord aux vieux amis.*

*Il aide avec prudence  
La veuve et l'orphelin,  
Leur assure l'aisance  
Et garantit leur bien.*

*Il prête son service  
Aux discrets testateurs,  
Garde sans artifice  
Les secrets de leurs cœurs.*

*Contre toute injustice,  
Armé de son protêt,  
Sans peur il entre en lice  
Et somme sans regret.*

*Pour l'honnête insolvable  
Il offre un bouclier,  
Un accord favorable  
Avec son créancier.*

*Dieu devenant sévère,  
Quand Adam eut péché,  
Fit notre ministère  
Et lui servit congé.*

*Noé dans sa galère  
Ayant tout fait entrer,  
Demandait un notaire  
Pour inventorier.*

*L'allégresse accompagne  
Le parfait tabellion :  
Banquetant au champagne  
Il signe à sa façon.*

*Est-il un seul confrère  
Qui ne soit par devant ?  
Non jamais par derrière,  
Bon courage ! en avant !*

*En bonne compagnie,  
Il aime le plaisir ;  
Il sait faire la vie  
Et bien se divertir ;*

*Plein d'égards pour les femmes,  
Toujours se dévouer,  
Surtout pour vous Mesdames,  
Qui savez le charmer.*

*J. Mayrand*